
Complainte des gens de l'argile [Les Twa du Rwanda]

Les Twa du Rwanda

Monsieur José Kagabo, Monsieur Vincent Mudandagizi

Abstract

J. Kagabo & V. Mudandagizi — *Ballad of the 'clay-people': the Batwa of Rwanda. Three case-stories demonstrating the subservient position of the Batwa pygmies in Rwanda: a chief's litter-bearer, a potter and buffoon, and a relatively successful peasant. The Batwa have never been accepted as full-fledged members of Society even after the 1959 revolution.*

Citer ce document / Cite this document :

Kagabo José, Mudandagizi Vincent. Complainte des gens de l'argile [Les Twa du Rwanda]. In: Cahiers d'études africaines, vol. 14, n°53, 1974. Le problème de la domination étatique au Rwanda. histoire et économie. pp. 75-87;

doi : 10.3406/cea.1974.2664

http://www.persee.fr/doc/cea_0008-0055_1974_num_14_53_2664

Document généré le 02/06/2016

JOSÉ KAGABO
et
VINCENT MUDANDAGIZI

Complainte des gens de l'argile

Les Twa du Rwanda

Aux temps où la forêt primitive recouvrait le Rwanda, les Pygmées twa y vivaient librement de la chasse. Peu à peu, repoussés par les défricheurs, ils durent céder la place. Certains restèrent dans les lambeaux encore existants de la grande forêt d'autrefois, d'autres se résignèrent à tenter de survivre auprès d'une population qui ne les accepta jamais. Parmi ces derniers, quelques-uns ont accepté d'enregistrer l'histoire de leur vie, de raconter leurs difficultés et leurs tentatives pour briser le mépris général qui les entourait. Nous présenterons des extraits de ces biographies, mais avant, nous analyserons brièvement leurs conditions de vie.

On affirme généralement que les Twa forment 1 % de la population rwandaise. Ce chiffre issu de la colonisation belge a toute chance d'être approximatif : les Twa n'aimaient pas se présenter aux recensements auxquels ils étaient d'ailleurs rarement convoqués. Il indique simplement, avec raison, que l'ethnie Twa s'avère très minoritaire. Si les Twa de la forêt se distinguent aisément du reste de la population par leur aspect physique (petite taille, traits assez forts, démarche, etc.), il n'en est pas de même de ceux qui vivent depuis des générations dans des régions défrichées. Des alliances matrimoniales hors de leur ethnie s'avéraient impensables, mais le métissage ne s'en opéra pas moins, essentiellement par les femmes. A la cour du roi ou chez les grands chefs, des servantes twa accomplissaient toutes sortes de menus travaux et offraient en outre leurs services sexuels aux visiteurs qui ne les méprisaient pas. Les enfants issus de ces rapports étaient considérés comme des Twa et élevés dans le milieu familial de leur mère. Ainsi n'est-il pas rare de rencontrer des Twa que rien ne distinguerait des autres Rwandais si n'existait pas à leur égard un comportement social particulier qui les désigne immédiatement comme tels. Bien qu'ils soient nettement plus grands, en raison des mélanges et de l'alimentation, que leurs frères de race qui vivent encore dans la forêt, ils restent dans l'ensemble de petite taille.

Avant la colonisation, la distinction entre Hutu et Tutsi reposait surtout sur des critères économiques et politiques : un troupeau important, un mariage avec une jeune fille tutsi, la protection d'un chef faisaient qu'un Hutu voyait ses fils reconnus comme tutsi s'ils réussissaient à maintenir la fortune et la position de leur père. A l'inverse, des Tutsi qui, parce qu'ils n'avaient pu conserver leurs troupeaux et gagner la faveur d'un grand, s'étaient trouvés réduits à une position misérable devenaient hutu aux yeux de tous. Il ne faudrait pas toutefois imaginer une forte mobilité sociale, car toute l'organisation économique et politique tendait à constituer des classes sociales bien distinctes. Mais ces dernières ne se fondaient pas sur des critères raciaux, même si le groupe dirigeant était presque intégralement d'origine tutsi : richesse et pouvoir conféraient la qualité de tutsi, et les conditions économiques étaient telles que peu avaient des chances d'y parvenir. Bref, la classe tutsi avait beaucoup plus tendance à restreindre l'accès à ses rangs qu'à s'étendre. Restaient évidemment aux malchanceux de cette classe une certaine idée de leur supériorité d'origine et un comportement par lequel ils cherchaient à se distinguer du groupe économiquement inférieur auquel ils appartenaient désormais. C'était la manifestation d'une conscience de classe plutôt que d'un sentiment racial. Par contre, les Twa s'avéraient bien race inférieure aux yeux de tous, Hutu et Tutsi. Si nous utilisons ce terme, c'est que les idées à l'égard des Twa avaient des bases semblables à celles de certains Européens sur les peuples de couleur. Pour les Rwandais, les Twa étaient des hommes doués d'une humanité parfois difficile à démarquer de la bestialité : voraces au point de se nourrir, comme des animaux, de n'importe quel déchet, doués d'une sexualité qu'aucun interdit culturel ne refrène, incapables de honte ou de pudeur, inintelligents et tout juste bons à accomplir des besognes rebutantes, méprisés et craints tout à la fois, repérables à leur attitude et à leur aspect physique. On reconnaît bien là l'ensemble plus ou moins nuancé des stéréotypes tendant à affirmer une inégalité physiologique et désigné par le terme de racisme.

Pourtant, sous bien des aspects, les Twa étaient complètement intégrés à la culture rwandaise. Tout d'abord, ils appartenaient aux mêmes clans que les Tutsi et les Hutu¹, connaissaient exactement le même système de filiation agnatique et obéissaient aux mêmes règles exogamiques. Les généalogies de Twa que nous avons relevées ne présentaient aucune différence avec celles des Hutu ou des Tutsi, sinon que les lignées collatérales étaient souvent mieux mémorisées. Eux-mêmes nous expliquèrent ce trait par la nécessité de connaître le plus possible de parents étant donné leur existence incertaine et vagabonde. Ils pratiquaient également un culte des ancêtres identique à celui des autres Rwandais. Ils s'intégraient enfin aux traditions culturelles nationales, parlaient la même langue (avec toutefois un accent un peu différent, souvent volontairement

1. Une quinzaine de clans regroupaient Tutsi, Hutu et Twa sans distinction d'origine.

souligné), possédaient la même littérature orale, mais s'affirmaient toutefois musiciens originaux. Quels étaient donc les prétextes au racisme que les Twa subissaient autrefois et continuent encore à subir ?

Le trait le plus évident, le plus souvent cité avec répulsion, s'avère le non-respect de l'interdiction de consommer du mouton : aux yeux de leurs compatriotes, les Twa sont d'abord des mangeurs de mouton¹. De là le proverbe « On ne mélange pas les moutons et les chèvres » qui incite à mettre les Twa à l'écart ; de là aussi, l'idée que les Twa, capables de transgresser cet interdit, franchissent allègrement toutes sortes de tabous. L'on dit par exemple qu'au cours de l'initiation au *kubandwa*² les officiants qui jouent le rôle des *imandwa* deviennent des Twa ou font les Twa, parce qu'ils doivent prononcer des obscénités, mimer des actes licencieux, procéder à des interpellations interdites entre parents : ils ont vaincu la honte, ils sont des Twa. Or, selon le mythe qui fonde le *kubandwa*, les *imandwa* sont de purs chasseurs, insoucieux d'élevage et d'agriculture. Affranchis des contraintes économiques, ils brisent allègrement les règles de conduite imposées par la société. Les Twa qui, depuis des générations, s'étaient insérés dans une société agricole et pastorale, ne vivaient plus de la chasse (même s'ils la pratiquaient toujours) mais symbolisaient encore une liberté dégradée en licence, une bienheureuse inactivité devenue paresse, une jouissance aisée des fruits de la nature abâtardie en gourmandise. On voit comment, au plan du rituel, les Twa présentent une double face et symbolisent la contradiction entre la nature et la culture. De cette équivoque naît le dégoût : dans les réunions où la cruche de bière et le chalumeau passent de main en main et de bouche en bouche, le Twa a sa propre cruche et son propre chalumeau car personne ne veut boire après lui.

Cette démarcation entre les Twa et les autres, fondée sur des critères religieux (consommation d'une viande interdite, représentation rituelle de leur état originaire de chasseurs), inciterait à penser que la société rwandaise les considérerait comme une caste plutôt que comme une race, à l'instar des griots ou des forgerons d'Afrique de l'Ouest. En fait, ils n'exerçaient aucun art réservé à eux seuls : leur condition marginale les contraignait, pour subsister, à se spécialiser, mais cette condition était entièrement produite par l'interdiction de cultiver qui pesait sur eux. A notre connaissance, aucune « coutume » n'édicte clairement cette interdiction, et jamais nos informateurs ne nous en firent part. Il était seule-

1. Le tabou du mouton est très fort au Rwanda et continue à être respecté. Si sa viande n'était pas consommée, mais donnée aux Twa, la peau par contre servait aux femmes à porter leurs bébés.

2. Le *kubandwa* est une cérémonie d'initiation exigée par un ancêtre. Au cours de ce rituel, qui ne se pratique qu'entre initiés, certains assistants se transforment en personnages imaginaires, les *imandwa* qui, par leurs propos et leurs mimes, brisent les règles imposées. Ainsi, tel se vante de coucher avec sa mère, tel autre se vante de manger comme un goinfre, de voler, etc. Au centre de la cérémonie se trouve Ryangombe, le héros qui institua le *kubandwa* et qui, assisté de ses compagnons, calmera les ancêtres initiés.

ment affirmé et reconnu qu'un Twa était incapable de cultiver. Selon les idées communes, incapacité naturelle mais selon les pratiques, refus violent d'intégration : quand les Belges permirent aux Twa l'accès à la terre et les incitèrent à cultiver, ceux d'entre eux qui réussirent à devenir des paysans durent livrer de rudes batailles dont témoignent les biographies que nous avons enregistrées.

Privés de houes et de champs, incapables de tirer leur subsistance de terrains de chasse, réduits aux marais et à quelques bois, que faisaient-ils donc ? D'abord de la poterie : « nos champs, c'est l'argile », dit l'un de nos informateurs. Cruches, marmites, pipes, chandeliers pour la divination, c'étaient les objets qu'ils modelaient et cuisaient couramment. Ils échangeaient leur production contre des vivres et de la bière dont la quantité se marchandait, évidemment, mais qui se trouvait toujours insuffisante à faire vivre le potier et sa famille. Une partie de la poterie achetait en outre le droit de construire sa hutte, car les Twa n'ayant pas accès à la terre, vivaient sur la propriété d'autrui dont l'hospitalité s'entretenait par des cruches et de menus services. Cet artisanat, enfin, n'était pas réservé aux Twa, des Hutu le pratiquaient également. La chasse ne complétait qu'imparfaitement les maigres revenus tirés de la poterie.

Les Twa subsistaient surtout grâce à la relation particulière qu'ils avaient avec le roi et les grands. Au tournant du XIX^e siècle, les pères de nos informateurs accomplissaient un service régulier à la cour. Considérés comme des hommes du roi, ils ne devaient de prestations à personne d'autre. Toutefois, ils pouvaient également contracter une relation de clientèle, ce qu'ils faisaient uniquement avec les plus grands chefs. A la cour, comme dans les enclos seigneuriaux, que leur demandait-on ?

Dans le meilleur des cas, de danser, et d'apprendre aux autres à danser. Bien que les Twa fussent objet de la répulsion générale, leurs compatriotes étaient unanimes à reconnaître leur supériorité artistique au plan de la musique et de la danse : pas de belles fêtes sans eux, pas de groupes de danses guerrières, les plus aristocratiques et les plus prisées, dont ils ne fussent les chorégraphes et les maîtres de ballet. Mais le plus souvent, et c'était sans doute le service le plus rude qui était exigé d'eux, ils portaient les litières de leurs maîtres et effectuaient de longues journées de marche. Enfin, ils étaient les bourreaux de la cour, ce qui contribuait à augmenter l'hostilité à leur égard. Les rétributions de ces services consistaient essentiellement en nourriture. Parfois, les favoris obtenaient une vache.

Seuls, deux Twa devinrent des figures de l'histoire rwandaise. Le premier, un certain Musyete, sauva la vie d'une reine mère qu'il avait été chargé d'exécuter, à la suite d'une guerre de compétition pour le trône. Quand l'héritier légitime réussit à triompher de ses opposants, il anoblit Musyete qui devint l'ancêtre des Abasyete, famille désormais considérée comme tutsi¹. Ces événements se seraient passés au XVIII^e siècle, mais au

1. A. KAGAME, *Les milices du Rwanda précolonial*, Bruxelles, 1963, p. 81.

xx^e siècle, l'origine des descendants de Musyete n'était pas encore oubliée. Ainsi Delmas nous conte-t-il qu'en 1920, il fut témoin d'une scène où, pour ravitailler la caravane d'un Européen, le frère du roi demandait plaisamment à l'un des représentants de cette famille de fournir des cruches¹.

Basebya fut le second. Au début du xx^e siècle, il avait organisé une bande Twa, et rançonnait le Buberuka, région située au nord du Rwanda, à tel point que les habitants avaient presque tous émigré. Les armées du roi n'avaient pas réussi à le déloger malgré leur nombre et leur équipement, car Basebya s'était retranché dans un marais pratiquement inabordable pour qui ne le connaissait pas. Il tenait si fermement sa position que lorsque le Père Dufays voulut fonder une mission dans la région, il demanda une entrevue à Basebya qui lui promit de le laisser en paix². Pour son malheur, Basebya s'occupa de politique et soutint la cause d'un prétendant au trône qui voulait renverser le roi. Les Allemands durent intervenir, défirent les troupes rebelles et, en 1911, exécutèrent Basebya qui était tombé dans un piège tendu par un chef tutsi. Basebya devint vite une figure légendaire et l'on entend encore maintenant des chansons et des légendes racontant son histoire. Ces gestes admettent que ce brigand, capable de défaire les armées royales, était bien un Twa, mais elles ajoutent que sa mère fut la fille d'un grand chef tutsi. Elle aurait été exposée dans la forêt selon la coutume qui s'appliquait aux filles-mères et, recueillie par des Twa, puis épousée par l'un d'eux, elle aurait donné naissance à Basebya. Cette rumeur est bien significative des idées générales sur les Twa : pour justifier les succès guerriers et la notoriété de l'un d'entre eux, il faut lui inventer un sang pour une part étranger à sa race.

Durant la colonisation, le sort des Twa ne fut guère amélioré. Toutefois, la société rwandaise, engagée dans de profondes transformations, commença à admettre — sous la pression administrative, il est vrai — qu'un Twa pouvait devenir un agriculteur. Quelques-uns réussirent, d'autres échouèrent et continuèrent à vivre exclusivement de leur poterie et des libéralités des chefs. Ceci leur valut, au moment des troubles qui précédèrent la prise de pouvoir des Hutu et l'indépendance, d'être souvent accusés de trahison et traités en conséquence. Le nouveau régime ne changea pas leur condition économique, aussi sont-ils toujours considérés comme des parias. Les tabous dont ils étaient l'objet gardent leur force : aujourd'hui, comme aux temps précoloniaux, on ne boit pas au même chalumeau qu'un Twa.

1. *Histoire de Mvurabatware*

Je suis né pendant la famine Kiramwaramwara³, le troisième de dix enfants. Ma mère était une Twa qui aimait beaucoup le beurre.

1. L. DELMAS, *Généalogies de la noblesse du Rwanda*, Kagbayi, 1950, p. 188.

2. F. DUFAYS, *Jours troublés*, Ixelles, 1928, pp. 58-62.

3. Famine qui eut lieu en 1902.

Or, autrefois, on pratiquait terriblement l'empoisonnement. C'est ainsi qu'on donna à ma mère du beurre qui avait touché un malade du pian. Elle s'oignit de ce beurre contaminé et nous tombâmes malades tous les deux. Nous fûmes secourus par mon frère aîné, Baricaku. Il fabriquait des pipes et les échangeait contre de la nourriture. Il nous apportait haricots, patates douces et sorgho, et nous étions rassasiés. Mais il finit par se révolter : « Je ne veux plus nourrir ces gens qui dépérissent, ça ne sert à rien, ils ne grossissent pas, c'est de la nourriture gaspillée ! » Les gens disaient : « Cette mère et son enfant, jetez-les donc dans la brousse ! » Autrefois, on exposait les gens dans la brousse, et les corbeaux les mangeaient. L'argile aida beaucoup ma mère. Elle en fit des emplâtres — il n'y avait ni piqûres, ni médicaments —, me grattait et m'en frottait. Je ne mourus pas et je guéris ; ma mère aussi. Quand je fus plus grand, les gens me disaient que j'étais sorti de la tombe. J'atteignis quand même l'âge des enfants qui puisent de l'eau et jouent ensemble.

J'avais une sœur aînée que les gens de Musange vinrent fiancer. Ruhani, son fiancé, n'avait pas de vache à donner à mon père. Alors, quand ma sœur se maria, j'allai chez elle, à Musange. Ils me traitèrent de voleur, de gourmand, de rebelle. Pourtant, j'avais de l'honneur¹ !

J'ai fait la clientèle (*guhakwa*) les chefs me donnaient du lait, de la bière et du miel et me nourrissaient bien. Je grandis enfin et lorsque vinrent les Blancs qui s'appelaient Belges, je n'allais plus tout nu². Il est d'abord venu un Blanc appelé Sebiziga, puis Rongorongongo, puis Majoro. A ce moment, la variole et la méningite tuaient tout le monde. Les Blancs nous vaccinaient en vain.

Les Blancs vinrent et mangèrent des vaches innombrables. Peu après, Sebiziga retourna à Nyanza³. Musinga, le roi, dit aux Twa de venir à la cour. Mon père, ne pouvant y aller, me désigna. Nous y allâmes et passâmes deux mois à garder les enfants du roi.

Je devins enfin adulte et je me mariaï. J'étais marié depuis seulement une semaine que nous vîmes venir les gens de la cour. On me dit : « Tu es l'aîné chez ton père, tous tes frères sont morts, tu dois remplacer ton père à la cour. » Je dus partir et laisser ma femme. A la cour, les Blancs Sebiziga, Majoro et Rongorongongo demandaient à voir Nyirayuhi, la mère du roi. Elle se cachait, mais nous voulions tous la voir. Nyirayuhi avait un Twa qui s'appelait Ruhigira. Il était son bourreau : elle l'appelait pour tuer les gens, leur crever les yeux, leur couper les testicules. Un jour, nous le vîmes derrière l'enclos de Nyirayuhi, là où l'on serrait le hamac des souverains. Je lui dis : « Twa Ruhigira, ces Blancs veulent voir Nyirayuhi, et toi tu es encore ici ! Ils veulent lui faire du mal, cache-toi donc ! »

Je suis rentré chez moi où je vécus bien avec ma femme. Je faisais

1. Notre informateur a utilisé le mot kinyarwanda *ubupfura* que nous traduisons par « honneur », mais qui veut dire « noblesse d'origine », et, par extension, « noblesse morale ».

2. Quand les poils pubiens commençaient à pousser, on donnait aux enfants une peau de chèvre pour s'habiller.

3. La cour était fixée à Nyanza.

la clientèle, j'étais porteur, nous allions au Kinyaga ou ailleurs. C'est nous qui avons porté Thérèse Mukalinda au Kinyaga. Elle allait se marier avec Mukimbiri, fils de Rwidegembya. Nous traversâmes la forêt et en trois jours, nous étions arrivés à Bisesero. On mangea un très bon taureau, ils nous donnèrent des chèvres et nous sommes repartis. Je suis rentré chez moi pendant la famine Gakwege¹. J'ai commis une mauvaise action : j'ai volé des patates douces ! Il y avait de quoi remplir une marmite. J'en ai mangé pendant trois jours. Nous avons chassé au Nduga et mangé des oryctéropes. Maintenant que l'argent est venu, tout ça n'existe plus. L'argent aussi nous a échappé. Je n'ai jamais vu un Twa qui ait de l'argent !

2. Histoire de Mashiro

— Parle-moi de l'amitié qu'il y avait entre les Tutsi, les Hutu et les Twa.

— C'est très facile. Je vais te raconter les choses à l'origine. Les enfants de Gihanga étaient trois : Gahutu, Gatwa et Gatutsi. Ils étaient dépourvus d'intelligence. Un jour Gahutu, qui était l'aîné, proposa de demander à Imana² l'intelligence. Imana lui proposa deux intelligences : celle de la colère et celle de l'empressement. Gatutsi les accepta. Quand Gahutu vint à son tour demander l'intelligence pour sa postérité, Imana lui dit qu'il ne restait que celle de l'infidélité et celle du travail. Gahutu les accepta. Gatwa vint enfin, comme les autres. Imana lui proposa l'intelligence de la gourmandise. Gatwa l'accepta. Une femme hutu vint aussi demander l'intelligence : elle reçut la maladresse et l'indélicatesse. Tous rentrèrent chez eux avec leurs intelligences respectives. Gahutu prit une houe et retournait la terre, Gatutsi le surveillait. Puis Gahutu égalisa la terre, pendant que Gatutsi construisait une maison. Ils allèrent après chez Kibariro qui devait leur indiquer l'époque des pluies pour effectuer les semailles. Gahutu reçut des patates à faire rôtir, et Gatutsi reçut de la bière à boire. Gahutu mangea, se coucha et s'endormit. Gatutsi refusa de partager le lit de Gahutu et resta éveillé toute la nuit. Au petit matin, la femme de Kibariro précisa les époques des pluies. Gatutsi entendit tout, éveilla Gahutu, et prit congé de leurs hôtes. Lorsque Gihanga, leur père, leur demanda s'ils avaient obtenu des renseignements de Kibariro, Gatutsi lui dit qu'il n'avait pas été chargé de cette mission, mais bien plutôt Gahutu. Gahutu se trouva muet, Gatutsi prit alors Imana à part, et lui rapporta ce qu'il avait entendu. Gihanga déclara : « Toi, Gahutu, tu travailleras pour Gatutsi, il te commandera, tu lui obéiras. Quant à Gatwa, votre cadet, s'il vous trouve en train de boire de la bière, vous lui en donnerez. Vous lui laisserez aussi les restes de vos repas. Vous ne lui refuserez rien. »

Ils vécurent ainsi. Les Hutu travaillaient pour les Tutsi et leur fournissaient des vivres ; les Tutsi leur donnaient des vaches. Les

1. Cette famine eut lieu en 1925.

2. *Imana* est le mot rwandais pour Dieu.

Twa n'avaient même pas de terre : leur enclos était annexé à celui des autres, ils ne cultivaient pas, ils travaillaient seulement l'argile. Nous les Twa, nous étions plus aimés de nos patrons que les Hutu. Ce sont pourtant les Hutu qui créaient la richesse. Un Twa vivait à la cour pour parler, transporter son patron, jouer de la harpe et ne faisait pas la corvée. Mais il n'avait pas le droit d'avoir de la terre. Ce ne fut que sous le règne de Rudahigwa¹ qu'il eut la permission de cultiver.

Les Belges m'ont trouvé sevré : j'étais déjà un enfant qui savait puiser, un enfant twa capable de porter de l'argile pour faire trois grandes cruches. J'étais l'aîné de mon père ; quand vint le second, il me confia à sa mère qui m'éleva. J'allais lui chercher de l'argile, je portais ses pots, nous allions partout ensemble. J'étais un jeune homme quand mon père mourut. J'allais faire ma cour au roi Musinga. Il choisit plusieurs d'entre nous pour son corps de danse et nous confia à un Tutsi nommé Ruhanamilindi ; sous la direction de celui-ci, il y avait également des Tutsi. Lorsqu'un Blanc venait à la cour, c'était toujours nous qui dansions pour l'accueillir. Je suis resté là. Plus tard, mon oncle paternel me trouva une femme. Quatre jours après le mariage, je revins à la cour. Ma femme tomba enceinte et mourut en couches. Quand on m'apporta la nouvelle, je dis à Musinga que j'avais perdu ma femme, et il m'autorisa à rentrer. Il me donna trois francs². Le cadavre de ma femme avait été porté par des voisins chez ses parents, car je n'étais pas là. J'ai acheté une grosse cruche de bière que j'ai partagée en trois parts : une pour moi, une pour ma grand-mère, la troisième pour mon beau-père. Le lendemain, je regagnai la cour. Quelques mois après, je pris une seconde femme. Mais après quelques semaines, son père la persuada de me quitter pour épouser un Twa voleur dans l'espoir que celui-ci lui procure des vêtements de Tutsi et des bracelets. Nous avons donc divorcé. Je suis resté trois ans célibataire, puis je me suis marié avec une autre femme. C'est encore avec celle-là que je vis, nous avons vieilli ensemble.

Quand j'arrivai à Nyaruhengeri, Bucakara commandait encore³. Je suis venu avec mon oncle paternel et nos deux cousins. Je connaissais déjà Bucakara : il accepta de nous héberger, nous donna quelques épis de sorgho pour nous rassasier et nous indiqua un endroit pour dormir. Nous nous sommes alors installés à Nyaruhengeri et avons commencé à extraire de l'argile pour faire des cruches. Nous les vendions très bien ; je connaissais même beaucoup de Blancs à qui je vendais des cruches. Un jour, Bucakara me convoqua avec mon cousin. Il avait encore une hutte d'herbe. « Mashiro, sais-tu que je veux que vous payiez l'impôt ? » nous dit-il. Je lui répondis : « Chef, c'est moi, le premier de tous les Twa, qui ai payé l'impôt ; j'ai payé mon premier impôt à Kayitaba, fils de Gahondogo, au Nduga. Je me souviens même du montant : j'ai payé vingt-huit francs cinquante. Ce n'est pas maintenant que je vais refuser de payer l'impôt, je vais

1. Le roi Mutara Rudahigwa régna de 1931 à 1959.

2. C'était une somme déjà importante à l'époque.

3. Bucakara était sous-chef à Nyaruhengeri, importante colline située à 15 km de Butare.

travailler pour avoir cet argent. » Il me demanda quatre-vingts francs cinquante. Le soir où je m'acquittai de cette somme, je suis venu veiller chez Bucakara, car à cette époque, on veillait encore. Ma femme m'avait préparé une gourde de bière de banane que j'offris à Bucakara en lui disant : « Chef, je n'ai rien où abriter ma tête, les Rwandais se plaignent de moi, personne ne veut m'abriter. — Demandes-tu une parcelle ? » fut la question. Je lui répliquai alors que j'avais payé l'impôt. Je savais que les Rwandais disaient que les Twa ne devaient pas avoir de propriété foncière, que leur propriété à eux, c'était l'argile, mais ajoutai-je, nous n'empêchons pas les Hutu d'extraire de l'argile, qu'ils nous laissent donc avoir des champs à cultiver, comme eux. Je partis chez moi. Une fois arrivé, Sekidende, le Tutsi chez qui j'avais construit ma hutte, m'accueillit ainsi : « Tu ne cuiras plus tes pots devant mon enclos puisque tu offres des présents à Bucakara et qu'à moi, tu ne donnes rien ! » Alors le lendemain, je dus revenir chez Bucakara et lui demander ce que j'allais devenir, maintenant que Sekidende m'avait chassé. Bucakara me donna un champ et je me suis mis à chercher une houe. Je faisais la corvée et après, j'allais cultiver mon champ. Ma poterie m'aidait aussi : un Hutu qui voulait une marmite, une belle cruche pour sa bière, je les lui faisais et nous causions. Il me donnait des haricots, des patates douces, parfois des vêtements. Il me les donnait par bonté et par pitié, à cause de cette cruche que je lui vendais. Les Hutu ont pitié de moi car je n'insulte personne, je ne raconte pas de mensonges sur les gens, et personne ne m'a battu, sauf mon père.

Depuis que j'ai cultivé, je m'entends avec tout le monde. Demande-le et on te le dira : je ne vole personne, je ne nuis à personne. Depuis que j'ai atteint l'âge de raison, puis celui d'adolescent et celui d'homme, je ne me suis jamais disputé, ni avec un Tutsi, un Hutu ou un Twa. Je ne me suis jamais battu avec ma femme. Bucakara lui-même est parti d'ici sans avoir trouvé l'occasion de me battre. Jamais je n'ai été crier : « Oh ! gens de cet enclos, donnez-moi à manger, je vous prie ! » Telle est ma vie ici à Nyaruhengeri. Je fais de la poterie, je cultive, je n'envie personne.

Autrefois, un Twa chanceux était celui qui réussissait à grandir avec des enfants tutsi. Il gardait les veaux avec eux et recevait du lait. Un Twa qui vivait sur sa colline sans jamais apparaître chez les Tutsi n'avait aucune influence. Les chefs actuels mangent sans nous laisser les restes, même pas au cabaret ! Si un bourgmestre venait ici, il pourrait te donner une bouteille de bière mais je suis sûr qu'à moi, un Twa, il ne m'en donnerait pas. Les chefs d'autrefois ne nous oublièrent pas ; les Twa tiraient beaucoup des grands. C'est pour ça que tu as entendu dire que nous, les Twa, nous sommes des Tutsi.

Sais-tu pourquoi le nombre des Twa n'augmente pas ? Un jour, Gihanga convoqua ses enfants et leur donna une lance. Il dit à Gatutsi de tuer Gahutu. Gatutsi ne voulut pas tuer son frère. Gihanga ordonna alors à Gahutu de tuer Gatutsi. Gahutu refusa. Alors Gihanga donna la lance à Gatwa en lui enjoignant de tuer celui qu'il voudrait tuer. Gatwa transperça immédiatement Gahutu. Mais

ce dernier laissait des enfants ! Gihanga dit alors à Gatutsi : « Tu ne mangeras jamais avec Gatwa, mais ne le maudis pas ! S'il te trouve en train de manger, donne-lui quelque chose dans sa propre écuelle, s'il te trouve en train de boire, donne-lui de la bière dans une autre gourde. » Voilà, tout est venu de là ! Parce que Gatwa a accepté de tuer son frère ! Ça n'a pas été oublié, c'est à peine qu'on commence à oublier ! Même aujourd'hui, on nous reproche encore cet acte. Les Hutu nous disent sans arrêt : « Vous les Twa, vous êtes mauvais depuis longtemps, vous avez été les outils des Tutsi et des rois ! » Cela vient de Gihanga qui a exhorté ses enfants à s'entretuer. Tu vois que la politique a commencé plus tôt qu'on ne le pense ! Notre petit nombre vient de ce que Gatwa a accepté de tuer son frère !

3. Histoire de Biguri

Notre propriété foncière, c'est l'argile : c'est ce que j'ai conclu de l'histoire de mon grand-père. A Mwanganshuro, mon père était logé par un nommé Ruzima. Quand il quitta Mwanganshuro, nous nous fîmes héberger par des Hutu. Les Twa n'ont jamais eu de propriété ! Mon grand-père et mon père vivaient de la poterie, vendaient leurs cruches aux Hutu contre des haricots, des patates douces, des cadavres de mouton. Même à Nyaruhengeri, nous avions notre hutte dans la propriété d'un Hutu qui nous avait acceptés. Jamais les Twa n'ont eu de propriété ! Tout le monde te le dira ! Nous vivions de la chasse aux buffles, aux éléphants, aux oryctéropes. Nous vivions dans la forêt, toujours à la chasse, ou bien nous vivions dans l'enclos de quelqu'un. Lorsqu'un Tutsi recevait une colline à commander, il entretenait un Twa dans l'enclos de son Hutu. Le Twa lui fabriquait des pipes. Dès que j'ai eu l'âge de raison, je n'ai jamais vu un Twa propriétaire foncier !

Mon père a été client chez un Tutsi, Ruzima. Il lui fabriquait des pipes en argile et était porteur. Ma mère jouait le rôle d'un *imandwa* qui s'appelait Ruhanga¹. Là où l'on faisait une cérémonie, elle venait toujours pour danser, chanter, et ronronner avec Ryangombe. Le lendemain, on abattait une vache et on en donnait la vulve aux *imandwa*. C'était ainsi que nous mangions de la viande. Autrement, c'était rare que les Tutsi et les Hutu nous donnent de la viande. Ma mère recevait aussi la viande du cœur que l'on donnait à Ruhanga, son *imandwa*. Ce jour-là, elle préparait de la pâte de sorgho et nous mangions tout ensemble. C'était ça la clientèle des Twa ! Moi, j'ai été client chez Cyitatire². Je le portais et on me nourrissait. Quand nous venions de faire un portage, nous trouvions des marmites pleines de haricots. On nous donnait aussi une vache à abattre. C'était ça, ma clientèle.

1. Cf. p. 77, note 2. Les initiés qui assistaient aux cérémonies du *kubandwa* se spécialisaient souvent dans un rôle d'*imandwa* qu'ils perfectionnaient au cours du temps, de manière à le rendre plus lyrique et plus amusant.

2. Cyitatire, fils du roi Rwabugiri, était un des plus grands chefs du Rwanda. Il mourut foudroyé en 1929.

Les Belges sont apparus avec la famine Rumanura¹. Je me souviens que je descendais ramasser des restes de patates dans les champs. La famine et la variole tuèrent beaucoup de gens. Tous mes frères moururent. Comme je restai seul avec ma sœur, mon père nous amena ici à Nyaruhengeri où avaient vécu nos ancêtres. Un jour, on annonça que Cyitatire était venu rendre visite à Rukemandinzi. Je filai le voir. Ils m'invitèrent à imiter, pour s'amuser, un Hutu qui vient de perdre sa chèvre et qui essaie de la ressusciter. J'appelai ce Hutu Mpumuje et quand on lui demandait comment il allait faire pour ressusciter sa chèvre, j'expliquai qu'il allait prendre sa peau, la rouler en boule, et que cette boule se transformerait en chevreau. Cyitatire me donna une courge de bière et me demanda de rester avec lui. Quelque temps après, Monsieur Joseph arriva à Save pour construire Butare². Comme ce Blanc voulait un Twa pour causer avec lui, on vint chercher quelqu'un à Nyaruhengeri. Je fus désigné et partis pour Save. On nous montra comment nous devons jouer à imiter un serpent. J'avais assez peur, car j'étais encore enfant. Je reçus sept francs le jour où nous fîmes les jeux. Quand je rentrai chez Cyitatire, il me gronda en me demandant où j'avais passé mon temps. Je lui montrai des allumettes que le Blanc m'avait données, mais je ne savais pas allumer. Il me crut. Je retournai une autre fois chez le Blanc avec un Twa adulte. Il nous servit une cruche de miel et j'imitais l'hyène, le crapaud et d'autres animaux. Très content, le Blanc me donna encore sept francs et une étoffe blanche. Je rentrai à la maison et pensai à amener une femme. Je me mariaï mais très rapidement, cette femme devint impossible à vivre.

Je n'ai pas appris à fabriquer des cruches, mais plutôt des pipes. J'en ai fabriqué à mon premier mariage. Mais après la famine j'ai abandonné la poterie, parce que j'ai vu que je ne pouvais pas nourrir convenablement ma famille. Quand mon père mourut, j'étais à Save, chez Semutwa³, je vivais dans son enclos. Plus tard, je suis allé demander une propriété à Gisanze, chez Rugigana. Je devins son client et il me donna une terre. Puis il fut remplacé par Médard. Ce dernier vint chez moi et me demanda si cette propriété m'appartenait bien. Je le lui assurai, mais il prétendit qu'il s'agissait d'une terre en déshérence qui tombait dans son propre domaine⁴. Il exigea alors que je travaille au creusement des fossés anti-érosifs. Je travaillais avec mon fils encore célibataire. Quand Médard vit avec quelle vitesse nous abattions le travail, il me prit mon fils pour en faire l'un des porteurs de sa fille.

Un jour mon fils refusa de la porter et Médard le fit battre très durement. Je suis parti au bureau de l'administrateur pour me plaindre : « Je suis victime d'une très grande injustice, moi, un danseur du roi ! Nous ne devrions pas être maltraités, nous qui trans-

1. Rumanura eut lieu en 1918.

2. Il s'agit d'un administrateur belge.

3. Semutwa était le fils de Cyitatire.

4. Médard, le nouveau chef, essaie de récupérer la propriété concédée par son prédécesseur à Biguri, en la déclarant *inkungu* « laissée sans héritier ». Les chefs disposaient de ces terres et Médard prétend que Biguri n'a pas reçu la propriété de l'ancien chef, mais s'est installé sur une terre vacante.

portons les administrateurs et leurs agents lorsqu'ils vont sur les collines ! Médard me tue ! Voilà qu'il me fait travailler aux fossés depuis cinq ans sans jamais me laisser le temps de travailler pour moi ! » L'administrateur fit alors écrire une attestation pour me délivrer de l'impôt de capitation. Je suis revenu avec ce papier et je l'ai porté chez le chef Rusagara. Il était en train de la lire quand son ami Gashugi arriva. Rusagara empocha mon attestation pour aller à sa rencontre. Je les suivis et demandai à Rusagara de me rendre mon papier. Il me dit de revenir le lendemain.

Quand je revins, on me dit que Rusagara était parti à la cour. Je suis parti à sa poursuite jusqu'à ce que j'arrive chez un certain Rukara qui me demanda où j'allais. C'était un endroit où je chassais habituellement les oryctéropes, mais je lui dis que Médard m'avait maltraité, que j'allais m'en plaindre au roi et demander à Rusagara de me rendre l'exemption d'impôt qu'un Blanc m'avait donnée. Il me répondit que le roi devait venir près de là voir ses vaches *inyambo*¹. Je m'y rendis le lendemain matin. Il arriva en voiture et chacun vint le saluer. Quand ce fut mon tour, il me demanda : « Eh bien, Twa du Bwanamukari, où vas-tu ? » Je lui répondis que je venais chercher Rusagara pour qu'il me rende le papier d'exemption de l'impôt et de la corvée que m'infligeait Médard, que Rusagara m'avait pris ce papier fait par un Blanc et ne voulait pas me le rendre. Le roi alors me conseilla de demander ce papier à Rusagara et de revenir le voir si je ne réussissais pas à l'obtenir : il réglerait lui-même l'affaire.

Je revins, mais à Gisanze, je vis une grande bagarre entre les Tutsi et les Hutu : Nyiragikwene réclamait ses vaches, les autres les refusaient. J'ai bien regardé et je me suis arrêté. Je pensais en moi-même : « Maintenant, les choses vont très mal entre Hutu et Tutsi ! Si moi, un simple Twa, je commence à me mettre en mauvais termes avec Médard, j'y passerai à tous les coups ! » Je me donnais le conseil d'abandonner et de venir à Linganwe, une autre colline.

A Linganwe, j'ai logé chez Gaparaya. Très peu de temps après j'appris que mon fils venait de mourir. Il avait été tué. Je suis resté sur place, malheureux et pauvre. Plus tard, Sebudandi vint commander Linganwe. Lui aussi voulut m'arrêter pour l'impôt. J'avais complètement oublié que mon attestation était restée chez Rusagara ! Quand Sebudandi me fit arrêter, il refusa d'abord de me croire, puis il me laissa aller chez Rusagara. Celui-ci me dit alors : « Si j'étais toi, je trouverais dix francs pour payer l'impôt à Sebudandi, et puis j'irais accuser Médard pour récupérer ta propriété. D'ailleurs il est arrivé une lettre disant que cette propriété était bien à toi. » Je suis allé accuser Médard et j'ai gagné le procès. J'ai vendu cette propriété pour trois mille francs que j'ai mangés.

Plus tard, à Linganwe, j'ai eu un procès avec un Tutsi nommé Bishirumuhatsi. Tout le monde me disait que je perdrais ce procès car personne ne voudrait témoigner pour moi. Je leur répondais que je gagnerais, parce que je le ferai jurer par les *imandwa* de Ryan-

1. Les *inyambo* étaient des vaches sélectionnées pour la parade.

gombe¹. Le jour du procès, je pris une queue de lièvre, je la mis dans ma poche et partis au tribunal. Quand on me demanda de montrer mes témoins, je leur dit de faire jurer Bishurumuhatsi par Ryangombe qu'il ne mentait pas. Tout de suite, je sortis la queue de lièvre que j'avais dans ma poche. Quand ils la virent, ils crièrent : « Sors du tribunal, ces affaires n'ont rien à voir ici ! » Mais Bishurumuhatsi avait eu peur de jurer. Finalement je l'ai vaincu. Maintenant je suis dans ma terre.

Lorsque l'indépendance est venue, les gens m'ont calomnié : « Ce vieux Twa est un sorcier ! » Je fus battu à deux reprises. C'était une façon de m'obliger à quitter mes terres [...] J'avais une grande propriété, et c'est pour elle que je fus maltraité. Maintenant, bien que j'en aie vendu une grande partie, il m'en reste encore où je cultive des patates douces et du manioc.

1. Un faux serment par les *imandwa* de Ryangombe entraînait la mort. La tactique de Biguri était très astucieuse. Durant la colonisation, le *kubandwa* ne se pratiquait plus que clandestinement et tout le monde se proclamait chrétien. Aussi Biguri cherchait-il à profiter de la surprise de son partenaire pour montrer qu'il hésiterait à prononcer le terrible serment. Il joue aussi son rôle de Twa qui est de ne pas avoir honte de se montrer publiquement adepte du *kubandwa*.

J. KAGABO & V. MUDANDAGIZI — *Ballad of the 'clay-people': the Batwa of Rwanda*. Three case-stories demonstrating the subservient position of the Batwa pygmies in Rwanda: a chief's litter-bearer, a potter and buffoon, and a relatively successful peasant. The Batwa have never been accepted as full-fledged members of society even after the 1959 revolution.